

BETES... PETITES ET GRANDES

par Harry Bernard

En ce long voyage de l'été dernier, du lac Clair au Mondonac et au Goulet, après arrêt au Kawachikamik, quelles observations nous furent permises sur la faune ? Si quelqu'un demandait ce qui nous frappa le plus, les voix répondraient ensemble : les guêpes. Il y avait là-bas des milliers, des millions de ces aimables insectes. Guêpes à papier, guêpes au corset brun strié de jaune, guêpes noires au derrière blanc qui attaquaient sans se poser. Elles bourdonnaient partout, quelle que fût la nature du terrain. On ne leur échappait que sur l'eau, comme aux moustiques et aux mouches noires. Elles piquèrent chaque jour, mais c'est Campeau qui enregistra avec elles la plus mémorable aventure.

Il venait d'amener une couple de dorés au barrage du lac Mondonac, dans les eaux bouillonnantes qui alimentent la rivière Manouane et coulent vers le nord jusqu'au St-Maurice, à soixante-cinq milles de distance. Un autre se ferra, qui pesait cinq ou six livres, et le combat s'engagea entre pêcheur et pêché. Dans l'ardeur de la lutte, le premier posa le pied sur un nid de guêpes près du sol, ce que ne prîsèrent point les propriétaires. Elles donnèrent l'assaut sans tarder, s'en prenant d'abord au pied sacrilège, pour s'introduire dans la jambe de pantalon de l'intrus. Quand celui-ci se rendit compte de ce qui se passait, il était trop tard. Vingt dards plantés en même temps lui signifièrent qu'on ne plaisante pas chez les irascibles amies d'Henri Fabre, sur le chapitre de la privauté et de la sainteté du foyer. Campeau se jeta à l'eau jusqu'à la ceinture, échappa des exclamations qui se perdirent dans le bruit du rapide, ne put maintenir la tension de sa corde et perdit son poisson.

Jamais personne ne vit autant de guêpes qu'à l'été de 1950, dans les hauts mauriciens. Et ce, d'un bout à l'autre du territoire, en pleine sauvagerie comme dans le cadre des opérations forestières. A la mi-août commençait le travail de la coupe. Un

arbre frôlait en tombant un nid de guêpes, et les insectes se vengeaient sur les bûcherons, qui ne savaient où courir pour leur échapper. Cela recommençait quand ils ébranchaient. Nouvelle attaque, quand ils empilaient leurs billes. Les nids étaient sur le sol ou à quelques pouces, suspendus aux arbustes, ce qui est l'indice, paraît-il, de peu de neige pour le prochain hiver. A la recherche de miel, les ours avaient levé la calotte supérieure des nids, et les guêpes formaient une masse compacte à l'intérieur de ce qui en restait, gourdes par temps frais, belliqueuses quand même, prêtes à fondre sur n'importe quel ennemi, à deux pattes ou à quatre.

Vu la rareté de la nourriture normale, amenée par leur multitude ou d'autres raisons, les guêpes étaient carnassières à l'égal des oiseaux rapaces ou des grands fauves. Elles se gorgeaient de sang, de viande, de poisson, selon les cas. C'était un problème que



Du poisson pour dîner ? N'importe où, n'importe quand, à cinq minutes d'avis.

d'apprêter un poisson pour le dîner. On n'avait pas le temps de lever la moitié d'un filet que des douzaines d'insectes se précipitaient sur la chair mise à nu. Ils en détachaient une parcelle et s'envolaient, la tenant entre leurs mandibules. Pressés de festoyer à nos dépens, ils n'essayaient pas alors de piquer. On les écrasait de la lame du couteau, mais chaque défunt était remplacé par deux de ses frères ou sœurs.

Quand Pierre Scott tua son ours, dans le portage qui va du Muskeg au lac Clair, l'animal saigna de façon abondante, au point d'avoir la gueule et le museau rouges de sang coagulé. Nous voulûmes le soulever pour le photographier, mais il n'y avait pas à l'approcher. Une nuée de guêpes bourdonnaient autour de la tête, qui n'avaient rien de rassurant. Il nous fallut recourir à des vaporisations de D.D.T. pour rester maîtres du terrain. Tout le temps que l'on traîna un morceau de fesse d'ours où se taillaient des grillades, la bataille avec les guêpes ne cessa point. C'était à qui, d'elles ou des hommes, mangeraient les premiers.

Il y a l'histoire du porc-épic, plus glorieuse pour elles que pour nous. Un jour, deux des voyageurs arrivent au camp avec un porc-épic qu'ils ont tué. Nous en sommes à notre dernière livre de bœuf en boîte et nous proposons un régal. L'animal écorché et nettoyé, on le suspend à une branche, puis on l'oublie pendant dix minutes. Le temps venu de le récupérer, un essaim y est suspendu. Vu l'impossibilité de le parfumer d'insecticide, ce qui n'eût pas ajouté à la saveur de la viande, nous l'abandonnons. Si nous retournons là-bas, peut-être retrouverons-nous les ossements nettoyés à blanc.

Le long des criques, sur les rivages, à flanc de montagne ou dans les bas-fonds spongieux, les guêpes nous tombaient dessus à la moindre provocation ou sans. Il y avait toujours l'un de nous à se plaindre d'une piqûre. Sous l'angle carnassier, les insectes à striures jaunes se distinguaient. Affa-

més, incommensurables, ils mangeaient n'importe quoi, mais surtout du poisson et de la viande crue. Les moins tolérants à l'égard des humains étaient ces longues brutes sombres, au postérieur orné de blanc, qui nous harcelaient. Elles nourrissaient des desseins aussi noirs qu'elles-mêmes, volaient autour des têtes, dardaient dans la nuque ou derrière les oreilles. Elles mouraient peut-être dans la journée, mais contentes de la tâche accomplie.

Sauf les becs-scie, les canards sauvages étaient plus rares que d'habitude, mais les autres oiseaux nous parurent beaucoup plus nombreux, et nous nous demandâmes si cela tenait à la rareté des écureuils. A trois, nous ne pûmes identifier la moitié des espèces qui se présentèrent à nos yeux. Sur les bords de la rivière Vermillon surtout, et dans la passe tortueuse qui la relie au premier lac Muskeg. Il y avait partout des fauvettes de diverses variétés, qui volaient çà et là, affairées, des mésanges à tête noire, des étourneaux et des mainates, des geais du Canada, curieux et familiers. De délicates alouettes sautillaient dans le sable détrempe, des pluviers et des chevaliers, cependant que maints éperviers, de tailles différentes, planaient au-dessus des eaux, non moins alertes et affamés que les martins-pêcheurs. Chez les éperviers, les busards des marais étaient communs. Dans le voisinage des criques, une espèce particulière, guère plus grosse qu'un étourneau, prenait un plaisir à nous raser, de son vol rapide et souple, le sommet du crâne.

Les gelinottes ou perdrix se tenaient sur les routes, mais en moins grand nombre que l'année d'avant, alors qu'il fallait prendre des précautions pour ne pas leur passer dessus avec l'auto. Quelques-unes en forêt, entre le second Muskeg et le lac Clair, d'autres au sud du lac Kawachikamik, mais elles étaient rares dans l'ensemble. Au nord-ouest du lac Clair, dans les environs de la baie qui conduit au portage du Pin-Rouge, nous voyons de très beaux oiseaux aux couleurs vives, en qui nous croyons reconnaître des grosbecs. C'est la première fois que nous les remarquons dans la région.

Des hiboux hululent au crépuscule, mais il est impossible d'en voir un d'assez près pour essayer de le nommer. Sauf au Kawachikamik, où les ducs de Virginie ne se donnent pas de mal pour se cacher. Faciles à reconnaître par leur taille et les aigrettes qui simulent des cornes, de chaque côté de la tête, ils apparaissent vers les six heures du soir, surveillent le paysage de leurs perchoirs élevés. C'est au lac Kawachikamik que nous apercevons aussi des mouettes, qui se ber-

cent sur la vague avec le même calme que celles souvent observées à Sorel, sur le fleuve Saint-Laurent, ou entre Québec et Lévis. Sept ou huit, intriguées par l'arrivée de notre canot d'aluminium, le survolent en poussant leurs cris rauques. Quelques-unes nous paraissent entièrement blanches, mais elles se tiennent trop haut pour permettre de juger de leurs parties supérieures. Les mouettes blanches étant des oiseaux de l'extrême-nord, il n'est pas invraisemblable que quelques individus élisent domicile en Haute-Mauricie, plutôt qu'à la baie d'Hudson.

La mouette est un oiseau que l'on rencontre dans les endroits les plus inattendus. Il y a plus de vingt ans, j'en vis des centaines en Saskatchewan, qui se gorgeaient d'insectes et de vers dans les terres labourées. Il n'y avait pas signe d'eau, à des milles à la ronde. Mais l'espace s'accommode des habitants les plus extraordinaires et finit par trouver l'eau dont elle a besoin. Dans l'Utah, pays aride s'il en fut aux débuts de la colonisation, les mouettes sauvèrent de la ruine les pionniers mormons de 1847-48, dévorant les hordes de sauterelles qui s'attaquaient à leur première récolte de blé. Depuis, l'oiseau est sacré dans l'Utah. Le sentiment populaire et la loi le protègent. En 1913, les Mormons érigèrent à Salt Lake City leur fameux monument aux mouettes, dû au sculpteur Mahonri Young, l'un des petits-fils de Brigham.

Pendant nos deux semaines, aucun écureuil arboricole ne montra son museau fureteur entre les branches. Pas même dans le voisinage du lac Goulet, où ils se tiennent d'habitude. La voiture effraya sur les routes quelques tamias rayés ou suisses, pressés comme il convient, qui couraient la queue en l'air, et nous aperçumes au barrage

du Girardo, à l'endroit où le gardien Pit' Paquin apprivoisait autrefois des siffleurs, un descendant de ceux-ci. Il sortit on ne sait d'où et se mit à fureter autour de nos bagages, dans l'espoir d'un morceau à se mettre sous la dent. Au vrai, quelques représentants de nos écureuils terrestres, mais pas un arboricole. Comme noté ailleurs, les écureuils gris et leurs frères à robe noire ne semblent pas remonter jusqu'en Haute-Mauricie, et nous n'avons pu vérifier la présence d'écureuils volants, à cause de leurs habitudes nocturnes. Quant aux écureuils communs, ou roux, ils avaient disparu de façon totale, et nous nous demandâmes s'il y avait relation entre leur absence et le plus grand nombre d'oiseaux. Car les écureuils, de mauvais garnements, prennent plaisir à manger les oeufs et les oiselets au nid. C'est, chez les naturalistes, l'opinion courante qu'un écureuil ordinaire, agile et gracieux, détruit quelque deux

TRAPPEURS ET CHASSEURS:—La chasse aux renards, visons, loutres, pékans, martres, loups, ours, facile et payante si vous faites usage de la fameuse "Renardicide". Infaillible pour attirer à vos pièges tous les animaux à fourrure. La seule et véritable drogue sur le marché. Patentée et enregistrée à Ottawa. Succès assuré. Nombreux témoignages de satisfaction obtenus des meilleurs chasseurs de la Baie d'Hudson et du Labrador, des chasseurs qui s'y connaissent en chasse. La Renardicide n'est pas un poison. Un enfant peut s'en servir sans danger et avec autant de succès qu'un chasseur expérimenté, si suit les instructions claires imprimées en français ou en anglais sur chaque bouteille. La Renardicide est exclusivement composée de glandes animales et de produits dont l'odeur attire à des milles de distance les animaux des deux sexes, les plus difficiles. Vu le coût élevé de ce produit, nous n'envoyons pas d'échantillon. La Renardicide se vend en bouteilles de 1 once, \$2.50 deux onces, \$4.50. Ajoutez 20 cts pour frais de maille. En vente chez les principaux pharmaciens et marchands. Prix spéciaux pour le gros. Bons profits pour le détaillant. Chaque commande doit être accompagnée du montant. La Renardicide, Mistassini, P.Q.

TRAPPEURS, AMATEURS DE CHASSE ET DE PECHE

Deux magnifiques volumes écrits spécialement pour vous concernant tout ce qu'un trappeur et un amateur de chasse et de pêche désire savoir :

- 1 — **LE RECUEIL DU CHASSEUR**, par Lorenzo Alain, volume de 328 pages, format 6 x 9, illustré de 288 photographies d'animaux à fourrure; scènes de chasse et de pêche de toute beauté. Prix : \$3.00 port payé.
- 2 — **LE GUIDE DU TRAPPEUR ET LA VIE DU COUREUR DES BOIS**, par le même auteur, 365 pages, 192 magnifiques photographies, ce livre contient au delà de 500 secrets de chasse qui valent leur pesant d'or. Prix : \$2.00 port payé.

Adressez vos commandes à :

LORENZO ALAIN,

MARCHAND DE FOURRURES

5½, RUE ST-JOSEPH (EDIFICE TALBOT)

QUEBEC, P. Q.

cents oiseaux par an dans les bois de conifères.

Y aurait-il des cycles pour l'écureuil roux, comme il en est, par exemple, pour le lièvre? La question se pose. A mon retour de la forêt, un correspondant m'écrivait: "Chez moi, à l'île d'Orléans, j'ai vu des années où les écureuils roux étaient très nombreux et tout à coup, sans raison apparente, puisque la nourriture est toujours abondante, la population était réduite à quelques individus." Doit-on, dans les hauts mauriciens, attribuer à un cycle possible la disparition temporaire ou la migration de l'écureuil roux? Dans sa longue étude sur l'animal, qui remonte déjà à 1928, Edward Thompson-Seton ne mentionne pas le cycle. Il n'en est pas question non plus dans les ouvrages de John Burroughs, de Shiras, Nelson ou Ingersoll. Ce qui ne prouve pas son inexistence. Il s'ouvre là, semble-t-il, un nouveau champ pour les chercheurs.

Parmi les rongeurs, l'animal le plus souvent rencontré fut le porc-épic. Nous en vîmes presque chaque jour, d'ordinaire à proximité de l'eau. Sur la rive d'un des lacs qui séparent les rudes portages, entre les eaux de la Vermillon et celles de la rivière Manouane, Gaston Campeau taquina un jeune pendant une dizaine de minutes, l'empêchant de gagner le couvert de la forêt. Il le souleva à la fin sur la palette de son aviron, pour une photographie. Un autre fut tué entre les lacs Kawachikamik et Goulet, que nous voulions manger, mais les guêpes s'en emparèrent. L'an dernier, nous surprîmes un gros individu à la nage, sur le lac Goulet. On l'agaça avec un aviron, auquel il essaya de grimper. Quand il en eut assez de nos manières, il plongea, passa sous le canot et s'en fut vers le rivage d'où il venait.

Si les lièvres étaient abondants, comme il est dans l'ordre, nous n'en aperçûmes que quelques-uns, le long des routes ou près des campements. Mais leurs traces étaient partout, et les excréments qui témoignaient de leur présence. Au nord du lac Clair, alors que la tente se dressait sur la pointe de sable qui s'allonge devant les quartiers du club Dummond, des souris des bois s'introduisirent dans un havresac. Les effrontées percèrent à trois ou quatre endroits un sac de plastique contenant du lard, grignotèrent ça et là, permirent au gras fondu, gardé jusque là dans des limites précises, de se répandre parmi le linge. Une autre, découverte dans une armoire au lac Goulet, fut tuée d'une balle qui mit fin à ses déprédations. Caractéristique de l'espèce, elle avait

le ventre blanc-crème, des yeux trop grands et de larges oreilles.

Il va sans dire qu'aucun des vrais animaux à fourrure, nocturnes pour la plupart, ne quitta sa retraite pour le plaisir de nos yeux. Il y avait des pistes à maints endroits, dans le sable détrempe, mais nous n'avions pas de temps à leur consacrer. Dans un des lacs qui conduisent à la rivière Vermillon, en partant du débarcadère du



Campeau tient sur son aviron un jeune Porc-épic, pour le photographe.

Deux-Milles-et-Demi, ainsi nommé et connu, l'eau était si basse que l'on distinguait parmi les herbes les innombrables sentiers des rats musqués, et jusqu'à leurs trous, dans les bordages. Des cabanes rudimentaires de branchages, construites sur des billots par les trappeurs, disaient la présence de visons et les chasses de l'hiver. Dans un crique encombré d'arbres renversés, entre le Mondonac et le Kawachikamik, nous relevâmes aussi des traces de rats musqués et l'emplacement d'anciens pièges. A plus d'un endroit, des amas d'écailles de moules, à l'intérieur nacré, révélaient festins et ripailles.

Aucun renard ne se risqua à nous croiser, bien qu'ils fussent nombreux, et les loups se montrèrent également prudents. Nous entendons parfois des loups, n'en voyons jamais. Ces fauves sont parmi les plus méfiantes, les plus intelligentes, les plus craintives des bêtes de la forêt, les moins portées à rechercher la compagnie des hommes. On marcherait sur la queue d'un loup, en plein jour, qu'il ne bougerait pas d'un poil, s'il était sûr de n'être pas découvert.

Pourtant la région parcourue est infestée de loups. Autant qu'on peut l'être. Leurs pistes crèvent les yeux, mêlées à celles des orignaux, sur la moindre grève de sable. Nous entendons le hurlement des bêtes en arrivant au Kawachikamik, puis dans le secteur qui sépare cette mer intérieure du Goulet, quand nous plaquons notre chemin entre les deux. Sur une distance de huit à neuf milles, c'est la forêt vierge, sans un sentier d'homme. Sorte de paradis pour les loups, qu'on entend même de jour, vers les cinq heures de l'après-midi. Il s'agit de jeunes de l'année, folichons comme des chiens de leur âge, qui donnent de la voix pour le plaisir de s'entendre.

De façon générale, il est admis qu'il n'y a pas de cerfs de Virginie, ou chevreuils, au nord et à l'ouest du grand lac Clair. Il arrive toutefois que quelques-uns s'aventurent dans cet habitat d'orignaux. Dans la baie nord-ouest du lac Clair, nous notons à plusieurs endroits, nettement imprimées dans le sable humide, les empreintes en cœur et récentes de cerfs. De semblables attirèrent notre attention l'année d'avant, à l'extrémité nord du lac Otawa, refuge de l'élan s'il en est, de même qu'en bordure du lac Pin-Rouge.

Au cours de notre randonnée, à peine rencontrons-nous trois orignaux: une femelle placide sur la rivière Vermillon, au nord-ouest du lac Cantin, à l'endroit même où se tenait un mâle d'environ deux ans, à l'été de 1948; une autre femelle, accompagnée d'un veau du printemps, en arrivant au lac des



PECHEURS

Perches de bambou importé à partir de	\$8.95
Perche en fibre de verre, 3 pièces	\$35.00
9 pi. long	\$35.00
Perche en fibre de verre, 2 pièces	\$35.00
9 pi. long	\$45.00
Perche en fibre de verre, saumon,	\$45.00
9 à 11 pi.	
Ces perches de verre sont garanties incassables. Réparations de perches de bambou; petits bouts remplacés, filés et vernis de même couleur. Perches à saumon réparées.	

BOURLAMAQUE SPORTING GOODS
Reg'd.

22 Bourlamaque

Tél.: 4-0817

Québec

Baies, qui est un élargissement de la Vermillon. C'est peu, comparative-ment aux six individus contemplés un an plus tôt, dans un territoire moins éloigné. Mais les cervidés diminuent en nombre à mesure que l'on remonte vers la réserve indienne qui englobe le lac Mondonac et les eaux avoisinantes. Si l'on en croit les guides et autres hommes de bois, à Sanmaur et ailleurs, les pupilles de la nation réduiraient la faune à sa plus simple expression, dans cette partie de la forêt où ils ne se rendent plus. Ils tuèrent tout, ou à peu près, et se dirigent aujourd'hui vers le nord, régions de Windigo ou de Casey. Sous l'angle faune, la situation est supérieure dans les territoires des clubs Sauvage, Dupuis ou Laviolette, pour ne mentionner que ceux-là. Du point de vue de la conservation, il y a beaucoup de bon dans les clubs de chasse et pêche. La preuve est faite depuis longtemps.

Si Pierre Scott abattit un ours dans le portage du second Muskeg au lac Clair, c'est que le hasard le favorisa. Le vent soufflant dans sa direction, la bête ne le sentit ni ne l'entendit, et les deux se trouvèrent nez à nez, pour ainsi dire. L'ours trépassa avant de soupçonner ou percevoir l'approche de l'homme. Autrement, Scott ne l'aurait pas vu. L'animal aurait pénétré dans le bois sans bruit. Caché derrière une souche, parmi les feuillages, peut-être sa curiosité l'eût-elle porté à regarder passer le voyageur. Pas un ours, ni

vieux ni jeune, ne laissa voir une touffe de poil entre les lacs Kawachikamik et Goulet, mais des douzaines y erraient. Leur présence se révélait partout: de multiples sentes qui se croisaient, utilisées aussi par les originaux; du fumier à tous les cinquante pas; des nids éventrés de guêpes ou d'abeilles sauvages; des billots pourris, réduits en aiguillettes, où les gourmands avaient cherché des fourmis.

L'an dernier, dans le même pays, nous apercevons deux ours le même jour, nous promenant sur le lac Ottawa, et un autre plus tard, au lac Goulet. Deux sur trois sont à la nage, traversant l'un des lacs. L'autre, femelle d'environ deux cents livres, qui festoyait de bleuets dans une clairière au bord de l'eau, est abattue du canot. Le vent venant vers nous, elle ignore encore ce qui lui arriva. Elle se laissa surprendre comme la victime de Scott. Frappée à mort, elle se dressa debout dans un dernier réflexe, ramena ses pattes de devant à sa poitrine et tomba face contre terre, poussant un cri qui ressemblait à ouf! où l'on sentait autant de consternation que de douleur.

Dans les diverses eaux où l'on traîne une cuillère ou un vairon de métal, le poisson abondait. Le brochet du nord surtout, lourd et trapu, à la chair ferme à cause du froid, et qui sent moins mauvais que son frère du sud. Au Kawachikamik, nous prenions autant de dorés que de brochets, aucun ne dépassant le poids de trois

à la réputation d'héberger des dorés de dix et douze livres, des brochets de trente livres et davantage. Nous ne pêchâmes qu'en passant, à la hâte, n'ayant pas le temps d'enquêter sérieusement sur les possibilités des lieux. C'est au Kawachikamik que Campeau amena la plus belle pièce du voyage, un brochet de vingt-cinq livres. Nous savons qu'un poisson de la même espèce, pesant ses trente, cinq livres, fut capturé l'an dernier au lac Clair.

Il faut reviser nos déductions du passé, quant à la fréquence du doré dans les eaux de la Haute-Mauricie. A la suite d'expériences successives, j'avais d'abord conclu que ce poisson ne se prend qu'au nord de la latitude 47.30. Or, le lac Kawachikamik, ou Sincennes, voit la ligne 47.30 passer en son milieu, de l'est à l'ouest, et sa partie inférieure ne contient pas moins de dorés que l'autre. Ce qui est logique. Mais le lac Clair, beaucoup plus au sud, ne manque pas de dorés. S'il ne nous est pas donné d'en prendre, nous voyons les têtes de plusieurs abandonnées par les pêcheurs. Au poste des gardes forestiers du lac Clair, M. Ferland, chef de la division, nous dit que le doré abonde dans les eaux voisines, au même titre que le brochet et la truite grise, variété tuladi.

Cette tuladi mord en été sans la moindre cérémonie, ce qu'on n'oserait affirmer de la plupart des truites grises. Dans une baie du lac Mondonac, deux ou trois sujets, ou sujettes, folâtraient à fleur d'eau, au soleil couchant. Elles happent des mouches ou chassent le menu frelin qui se tient en surface. Elles sautent avec la même ardeur sur une cuillère nickelée et ses hameçons. C'est ce qu'assurent les gardiens du barrage, qui produisent de belles pièces attrapées de cette manière. Ils nous en servent à manger, le soir de notre arrivée et le lendemain. Digne de gourmets, la chair est d'un rose pâle qui tient le milieu entre ceux du saumon et de la mouchelée.

Pour notre malheur, il pleut aussi longtemps que nous séjournons au Mondonac. Il pleut à boire debout sans arrêt. Impossible de taquiner les tuladis, qui survivent parmi d'innombrables brochets et atteignent à d'honnêtes proportions. Celles que nous admirons pèsent de 6 à 7 livres, mais de plus imposantes ne sont pas rares. Il faudra revenir. Cinq jours de liberté nous restent et nous ne savons le temps qu'il faudra pour regagner, à travers la forêt inviolée, le monde des hommes et des soucis.

Harry BERNARD.



L'ours abattu par Pierre Scott dans le portage du second Muskeg, au lac Clair, n'était peut-être pas aussi grand que celui-ci surpris par M. Lorenzo Alain, l'auteur du "Recueil du Chasseur" qui a bien voulu autoriser la reproduction de cette vignette. M. Alain, un grand chasseur devant l'éternel, a dû surprendre cette bête dans les mêmes conditions que Pierre Scott, sans quoi il n'aurait pas eu le temps de la saisir de son appareil photographique qui demande une mise au point plus longue qu'il n'en faut pour viser à la carabine.